

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 JUILLET 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Elections générales.—Petite poste en famille.—Jules Simon.—Poésie : L'aveu, par Léontine.—Nouvelle : La vie mondaine, par Gaston Routhier.—Le patriarche, par Paul Calmet.—Qui dort dine.—Poésie : Une mère (avec gravure), par Armor.—Nos gravures.—Nouvelle : Le petit maître, par A. Viconiol.—Saint-Etienne des Grès, par P.-G. Roy.—Conseils pratiques.—La crosse. Dix-huit ans, par Lisette.—La mode (avec gravures).—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Le couronnement du tsar : Les félicitations après le couronnement : L'empereur embrassant l'impératrice-mère.—Moscou : Catastrophe de Khodynsky : L'enlèvement des cadavres (3,000 victimes) ; Voitures de pompiers, chargés de morts, revenant de la fête de Khodynsky.—La fête nationale dans la partie est de Montréal : Le défilé de la procession passant sur la rue Champlain ; Arc de triomphe érigé au coin de rues Ontario et Champlain.—M. Jules Simon, de l'Académie française, mort le 8 juin.—Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent quarante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 4 JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Ouf !... Les élections sont finies. Cela est fort heureux, car du train où ça allait, bien des machines humaines auraient pu sauter. Pensez donc, 85 degrés de chaleur solaire et 105 degrés de chaleur cordiale et cérébrale, cela était fait pour détraquer les plus détraqués. Par le fait, il y avait comme un détraquement, un déraillement général qui sentait la "Longue-Pointe" ou "Beauport," et autres maisons de plaisance où les gens fatigués se reposent, où les fous sont à l'abri de cette folie qui s'appelle... la politique. C'est ce qui a fait dire à un pensionnaire de

la Longue-Pointe, qui venait de lire différents journaux :

—Pauvres gens ! ils feraient bien mieux d'être chez nous et nous chez eux.

* * *

Ouf !... Ouf !... Les élections sont finies... finies... La lutte n'en continuera pas moins à être ardente et violente, les haines surtout, car, de même qu'après chaque bataille il y a des vainqueurs et des vaincus, vainqueurs et vaincus ne sauraient vivre en paix. Pensez-vous que l'Allemagne est tranquille d'avoir volé l'Alsace-Lorraine ? Non. La France les reveut. Pensez-vous que les conservateurs pardonneront aux libéraux de les avoir fait passer au bleu ? Non. Lutte et toujours lutte. Aussi, j'estime beaucoup ceux qui ne s'occupent pas de politique. Semblables aux aveugles qui ne voient rien de la vie extérieure, ces gens-là voient en dedans et sont parfois les plus clairvoyants.

Espérons que les vainqueurs vont leur ressembler et qu'ils vont surtout regarder et s'occuper de l'intérieur.

* * *

Ouf !... Ouf !... Ouf !... N...i...e...s... les élections sont finies. Grâce en soient rendues à Dieu et aux électeurs. Rarement on a vu une aussi grande œuvre si noblement et si sagement accomplie. Cela est d'autant plus admirable qu'il y avait parmi les combattants des recrues jeunes, impétueuses et remplies de patriotisme. C'est la nouvelle génération, la nouvelle couche sociale dont la conduite actuelle fait présager de beaux fruits pour l'avenir. Toutefois, à la condition que le succès ne la grise point, qu'elles ne ressemblent pas non plus à ces enfants, qui, heureux d'avoir attrappé un oiseau, le tiennent, le caressent, et le laissent échapper faute d'avoir suffisamment serré la main. Enfin, puisque le peuple canadien s'est revêtu du manteau de pourpre, couleur des grands de la terre et des dignitaires du ciel, espérons qu'il le gardera indemne de toute éclaboussure.

* * *

Le lendemain des élections, je fus réveillé par le chant du coq. Encore à moitié endormi, j'écoutais la voix de ce gallinacé matinal auquel répondaient tous les coqs du voisinage, et je me demandais de quel parti il chantait la victoire, n'étant couché sans la connaître. Ensuite, par un desenchâinement d'idées que je ne puis m'expliquer que par l'état de demi-somnolence dans lequel j'étais plongé, je vins à penser à saint Pierre, le renégat qui trahit par trois fois de son maître, avant que le coq eut chanté. Et, toujours somnolent, je comparais, bien malgré moi, quelques renégats politiques à saint Pierre.

Tristes gens ! Ils ont, sans s'en douter, servi la cause qu'ils voulaient combattre, ils en sont revenus plus éclopés qu'avant, et devant leur repentance, espérons que la libéralité du maître leur pardonnera ce pas d'écolier, tout comme le Christ a pardonné à Pierre.

* * *

Et je sortis pour apprendre des nouvelles et l'impression du public.

La matinée était fraîche et douce comme après un violent orage ; les fleurs, plus belles et parfumées au milieu des massifs de verdure ; les oiseaux, ces chœurs de Dieu, semblaient chanter la "Marseillaise," cet hosanna des grands peuples ; le soleil, passant deux de ses plus beaux rayons rouges à travers le vert feuillage des arbres, regardait d'un air narquois ; les figures étaient gaies, réjouies et heureuses comme après une belle et bonne action. Et j'entendis les dialogues suivants :

—Maintenant, madame, nous aurons sûrement du lait pur, car les purs sont au pouvoir.

Un peu plus loin :
—A présent que nous avons lavé le linge du pays, les libéraux vont le repasser.

Ailleurs, un marchand criait de toutes ses forces :
—Des balais ! des balais ! qui veut des balais !
—N'en faut pas, s'écria un ouvrier, nous avons balayé notre chambre hier.

Enfin, dans un char électrique :

—Nous avons donc nettoyé les écuries d'Augias...

—Oui, monsieur, répondit un bon vieux fermier, il y a déjà quelques mois que M. Auzias, vous savez, le gendre de M. Beaubien, a blanchi les siennes.

Tout cela est certainement tiré par les cheveux, mais c'est ainsi que le public manifestait son sentiment.

* * *

Je termine par une histoire vraie qui sera peut-être utile à quelques uns, pour l'avenir.

Cela se passait en France, il y a déjà longues années. Un bon vieux curé de campagne, simple et saint comme le curé d'Ars, ayant reçu un mandement de son évêque, monta en chaire, et commença ainsi :
"Mes chers frères. J'ai reçu ici un petit mandement de monseigneur. Il y a un petit brin de politique dedans. Comme monseigneur n'y connaît pas grand'chose, ni moi non plus, vous encore moins, je laisserai ça de côté."

Et après avoir fait invoquer l'Esprit Saint, ce bon, brave, digne et saint curé fit un sermon sur l'amour du prochain.

Ainsi soit-il.

Gaston P. Labat

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, dimanche, 31 mai.

Lentement, presque avec cadence, une jolie fille joue sur son piano, et la monotonie de sa musique fait contraste avec la ravissante nature que dore un soleil magnifique.

Par ci, par là, une fenêtre s'ouvre, de gracieuses figures, des toilettes de dimanche rayonnent agréablement. Dans le ciel bleu, passent en chantant les gentils oiseaux ; des ryes montent les joyeuses clameurs et les cris des enfants où des accords de musiciens en herbe.

...Mais toujours, et sans cesse, tintent à mes oreilles les massacres de dièses et de bémols de la, peut-être, jolie fille !

* * *

Lundi, 8 juin.

Dans le ciel bleu-gris, des oiseaux fuient à tire-d'aile, s'envolent loin de la pluie dont les gouttes tombent peu à peu.

Les bruits montent toujours plus bruyants à cette heure ; ils roulent comme les éternelles vagues de l'océan.

Là passent l'ouvrier en blouse, la bonne en tablier, les voitures de magasins et les employés se hâtant pour le diner.

Ici défilent les extravagantes simulant Vénus, les épouses attardées, les messieurs chics venant du Bois, de la campagne ou des cafés.

Si vous prenez un fiacre, le cocher vous toise : "à la course," dit-il, sinon, il ne peut marcher à l'heure, il faut qu'il parte remiser de suite...

Le brouhaha de Paris, tapant le pavé, monte dans l'air, et la vie continue de s'affirmer avant que le jour disparaisse.

Par ce temps, les cafés-concerts et les théâtres vont encaisser de belles recettes. Les soupers seront joyeux et longs ; demain, on se lèvera un peu plus fatigué.

Ainsi marche l'existence parisienne, chantant son bonheur fugitif aux fleurs passagères et cherchant l'oubli des misères humaines dans le bruit et les rires.

La pluie tombe plus fort, les trottoirs sont mouillés, les dames relèvent robes et jupons, et, comme si rien n'était, tous s'agitent pour s'amuser bientôt.

Les stores se baissent, les gaz s'allument, les voitures fermées courent au théâtre, et la voix stridente des locomotives crie ses notes fausses au milieu de ce bruit unique à Paris.

Enfin, les omnibus passent *complets*, leurs conducteurs ont le sourire sur les lèvres en refusant les mal-